



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODES.

C'est surtout aux changements de saison, ou plutôt à l'heure où l'une n'est pas achevée, et l'autre point commencée encore, que s'élèvent les grandes difficultés de la toilette. Il y a des nuances imperceptibles à saisir, mais qui existent cependant dans les maisons renommées pour leur goût et leur tact. Ainsi, chez M^{me} Ferrière-Penona¹ en même temps qu'on voit des robes en taffetas dont les reflets chatoient au soleil, garnies de volants découpés simplement à l'emporte-pièce, au-dessus de ces volants sont placés de larges bandes de velours qui forment entre-deux. Avec les corsages décolletés on ajoute des cannezouts-pèlerines d'une forme charmante. Les dentelles noires sont prodi-

guées dans les ornements. Les peignoirs transparents se doublent d'un taffetas léger et de couleur claire, particulièrement sous ceux en barège uni de toutes les nuances. Les mantelets, les visites, tous les délicieux par-dessus aux noms variés et bizarres, ont déjà de légers changements dans leurs coupes, en attendant que le mystère des façons d'hiver soit totalement révélé. La maison du *Persan*¹ déploie peu à peu les magnificences de ses cachemires, en commençant par les écharpes si commodes pour l'automne. Les dessins en sont riches et nouveaux, les couleurs vives, et l'ampleur combinée de manière à faire châte dans une froide soirée. Pour le matin, l'écharpe jetée sur les épaules un peu en arrière a infiniment de grâce; elle ne dissimule pas la

¹ Rue Mondovi, 1.

¹ Rue Richelieu, 76.



taille, elle l'avantage au contraire, et préserve du froid au bord de la mer, ou au sortir du bain.

— Quant aux chapeaux, ils sont toujours diaphanes, légers, seyants, et nous avons remarqué que la forme est de plus en plus fermée, chez les grandes modistes; c'est même là un point de distinction essentiel, car dans les magasins vulgaires ils conservent encore quelque chose de la *Paméla*, qui est tout à fait abandonnée. Ainsi, chez M^{lles} Romain¹, on admirait cette semaine, dans diverses expéditions pour les eaux, une capote de tulle vert-chou couverte en point d'Alençon, dentelle qui annonce l'arrière-saison, bouillonnée dessous en tulle rose, et les brides très-larges en tulle rose également. — Chapeau de crêpe citron, orné de marabouts, et garni sous la passe en tulle et très-petites têtes de marabouts qui doivent se mêler à une chevelure bouclée. — Capote toute bouillonnée en tulle blanc et rose avec un bouquet de reines-marguerites des deux nuances. — Chapeau de paille de riz avec rubans brochés en velours violet et une plume d'autruche blanche, ombrée de violet. — Capotes de poulx de soie blanche ou bleu-ciel avec rubans veloutés dessus, et rubans de gaze dessous. Petit bonnets de tulle chiffonné et semé de brins de muguet ou de violette de Parme, — ou bien en dentelle avec ornements de tulle de couleur. — *Bonnets petits-bords*, genre tout nouveau en blonde posée très en arrière avec une guirlande de fleurs légères qui passe sur le front.

— Nous avons vu chez M^{me} Séguin² des modes délicieuses pour soirée, ou bal, qui, destinées à partir pour l'étrangers, nous ont donné à Paris un avant-goût de ce qu'elle nous promet pour l'hiver. C'est un mélange de gaze, de dentelles, de réseaux d'or et d'argent, de plumes fabuleusement jolies, et de bouquets ravissants, dont il ne nous est pas encore permis de livrer le secret. Quant à ses chapeaux, au mécanisme ingénieux et si commode, c'est dans un nombre tel qu'elle les expédie, qu'il serait difficile d'en suivre avec ordre la variété. Chapeaux de crêpe, de tulle, de tarlatane même, ornés de toutes manières et toujours avec goût;

forme fermée et gracieuse, garniture nouvelle sous la passe, tout en est séduisant et joli, et nous y reviendrons avec plus de détails.

— Les mantelets en taffetas blanc sont toujours du dernier goût; on les double en taffetas rose ou bleu, et on y assortit la passementerie, qui leur sert d'ornements. Quelques-uns sont entourés d'un volant en étoffe pareille, recouverts d'un autre volant en angleterre. Quelques visites sont garnies de trois ou cinq rangs de chicorée découpée, gros-vert ou gros-bleu, pour le matin. Les mantelets en mousseline brodée se doublent en gaze lisse blanche, rose ou citron. Les bouillonnés font concurrence aux volants sur les robes; on en pose plusieurs rangs taillés en biais sur les étoffes de soie; les couleurs de prédilection sont brochées bleu d'Aumale sur gris-perdrix, groseille sur gris de fer et lilas sur violet. Les corsages plats sont ornés de draperie, et quelle que soit la forme de la manche, elle doit laisser apercevoir une sous-manche blanche brodée.

— Sur les robes de taffetas d'Italie on met plusieurs rangs d'effilés posés en spirale au bas de la jupe, ou une passementerie sévillose qui forme tablier, et que Richenet-Bayard³ reproduit chaque fois avec un goût exquis et toujours nouveau. Au reste, rien de plus varié que les tissus qu'on emploie. Beaucoup de barèges encore, imprimés avec des guirlandes de roses sur une colonne blanche, auprès d'une autre de couleur foncée et unie. Des coutils de laine pour redingotes du matin, relevés par des ruches de taffetas; des foulards dont les dessins sont admirables et le tissu fort et moelleux en même temps. Des coutils de fil pour jeunes personnes, brodés ou soutachés en forme d'amazone, et les taffetas écossais aux manches éclatantes qu'on affaiblit par une pèlerine à double rang garni de dentelle, et les longues manches mousquetaires avec dentelles en haut et au poignet.

— Pour les soirées des eaux, force robes de crêpe à trois et quatre jupes d'inégale longueur, garnies chacune d'une ruche de crêpe également bordée d'un très-petit effilé. — Mousseline de l'Inde, et le dessous en mousseline également, avec trois volants

¹ Rue de la Chaussée-d'Antin, 18. — ² Rue Neuve des Capucines, 5.

³ Rue de la Paix, 28.

de haute dentelle relevés par des aiguillettes en ruban. — Robes de taffetas d'Italie, nuances claires; deux jupes, dont la seconde relevée, de distance en distance, par des bouquets Montespan. Mousseline de soie blanche et unie avec volants jusqu'à la ceinture soutachés en lacets d'argent très-étroits. — Dans les cheveux, des fleurs naturelles; et alors, la garniture de la robe doit être pareille. Pour celles artificielles, on les mélange de fruits, de raisin qui retombe en grappe pour accompagner la coiffure. Ainsi une guirlande de cactus et de raisin noir, ou de roses et de raisin blanc, avec le bouquet et les attaches du corsage assortis, est de très-bon goût. Les maisons Camille et Palmyre sont toutes employées en ce moment pour ce genre de toilette.

LA SOIRÉE AUX DÉSASTRES.

Avls aux étrangers naïfs et impressionnables qui visitent notre belle, heureuse et surtout honnête capitale.

Nous avons déjà toutes sortes de vols plus spirituels les uns que les autres : le vol au bonjour, le vol à l'américaine, le vol au chantage; celui-ci s'appellera le vol à la comtesse. Voici le fait : il est de date toute récente et de la plus complète exactitude.

M. X., avocat génois, arrivé l'avant-veille à Paris, était assis au Palais-Royal, devant une table du café de la Rotonde. A quelques pas de lui, se trouvait un jeune homme, portant à la boutonnière un ruban de diverses couleurs, en compagnie d'une jeune et jolie femme, vêtue avec élégance et dont l'écharpe en dentelle rejetée négligemment sur l'avant-bras, permettait d'apercevoir la taille d'une finesse exquise et les épaules irréprochables : la beauté française a pour tous, pour l'étranger surtout, pour celui même qui vient du ravissant pays des madones, un charme irrésistible. M. X. n'eut pas plus tôt aperçu cette dame, qu'elle devint l'objet exclusif de son attention. Malheureusement cette contemplation n'échappa point au cavalier de la jeune femme; ce dernier se leva, retroussa sa moustache noire et lui sante, et s'approchant de M. X. :

— Il paraît, monsieur, lui dit-il froidement, que ma femme vous plaît beaucoup?

L'interpellation était directe; il n'y avait pas moyen de biaiser.

— Je ferais un affreux mensonge, répliqua M. X., si je disais le contraire.

— Auriez-vous la bonté de me donner votre carte?

M. X. comprit qu'il s'agissait d'un duel.

— La voici, dit-il en la tirant de son portefeuille; j'attends la même complaisance de votre part.

— Rien de plus juste.

Et le jeune homme à moustaches remit à M. X. une carte armoriée, sur laquelle était gravé le nom du comte de R., puis il retourna à sa place. L'avocat génois était en train de se demander, avec une certaine tristesse, de combien de duels il était menacé à Paris, si les maris de toutes les femmes qu'il trouverait jolies usaient envers lui des mêmes procédés que le comte de R., lorsque celui-ci l'aborda de nouveau :

— Cet enragé vient me demander mon heure et mes armes! pensa M. X.

— Vous plairait-il d'être présenté à ma femme? lui dit le comte avec une politesse parfaite.

L'avocat italien, encore plus surpris de cette proposition que des interpellations équivoques dont elle avait été précédée, balbutia plutôt qu'il ne formula un remerciement.

La présentation eut lieu à l'instant même; la comtesse accueillit l'étranger de la manière la plus gracieuse; elle l'invita à s'asseoir auprès d'elle et entama avec lui, sur l'Italie, qu'elle paraissait très-bien connaître et dont elle parlait avec une vive sympathie, une conversation piquante, animée et poétique. L'avocat jugea tout de suite qu'il avait affaire à un esprit de la première distinction; il aurait songé à l'une de nos muses, si l'air de la dame, tout aussi aristocratique que son nom, n'eût tourné son imagination vers des régions plus hautes encore, en admettant qu'il en existe de plus élevées que celles de l'intelligence : le charme de cette aimable causerie fut rompu par le comte qui, tirant sa montre, rappela à sa femme que l'heure habituelle de leur dîner était venue.

— Si monsieur, ajouta-t-il en se tour-

nant vers l'étranger, veut nous faire le plaisir... là... à deux pas... aux Frères Provençaux... c'est presque de la cuisine italienne.

Le moyen de refuser une invitation formulée en de pareils termes et dans de telles circonstances! On se rendit chez les Frères Provençaux; on s'installa dans un élégant salon; le comte dressa la carte comme aurait pu le faire le consul Cambacérès ou feu M. de Talleyrand: peu de mets, mais les plus recherchés; peu de vins, mais des plus exquis. La conversation fut délicate comme le repas; on ne se permit de plaisanteries que celles qu'autorisait le goût le plus sévère. La comtesse ayant appris que M. X. ne connaissait ni M^{lle} Rose Chéri, ni M^{lle} Désirée, ni aucun de ces jeunes et frais talents, en boutons et en fleurs, qui sont la gaieté, la grâce, la beauté, l'intelligence et l'espoir de la scène moderne, il fut convenu qu'on irait achever la soirée au Gymnase.

Vers la fin du dessert, le comte se leva, en demandant la permission de s'absenter quelques minutes. M. X. attribua naturellement cette absence au désir d'aller payer la carte; cependant près d'une heure se passa sans que le comte revint; l'avocat aurait bien voulu mettre ce temps à profit; mais le respect le contint; au milieu de sa séduisante affabilité, la comtesse avait un si grand air!

— Je ne sais à quoi pense M. de R., dit la comtesse, et je ne lui pardonnerais pas une pareille négligence, si elle n'était presque drôle à force d'être inconvenante. Je vais vous proposer une énormité: si, pour nous venger, nous nous dirigeons, sans plus attendre, vers le Gymnase.

— Ce serait de bonne guerre! répondit M. X., enchanté de la proposition.

Mais Rabelais est un grand philosophe et son affreux quart d'heure une désespérante vérité: l'avocat génois avait compté sans le malin curé de Meudon. Comme il sortait, tenant fièrement la comtesse à son bras, le garçon courut après lui, la carte à la main. Sept Napoléons! l'avocat frémit en découvrant ce chiffre terrible. Il n'avait pas 40 francs sur lui, et pourtant, pour rien au monde, il n'aurait voulu rester en affront devant sa charmante compagne. Dans cette extrémité, il fit signe au garçon de le suivre,

s'éloigna de quelques pas, tira une riche bague en brillants de son doigt, et la remit à ce dernier, en disant précipitamment:

— Je n'ai pas assez d'argent sur moi pour acquitter votre carte, mais voici un diamant qui a au moins quatre fois la valeur de la somme due; gardez-le jusqu'à demain; je viendrai le réclamer en vous payant.

Il ordonna ensuite au garçon d'aller chercher une voiture, dans laquelle il monta avec la comtesse; arrivés au Gymnase, M. X., d'après les directions de sa noble compagne, loua une loge d'avant-scène.

Le comte ne tarda pas à les y rejoindre; il se confondit en excuses, rejetant la cause de sa longue absence sur une entrevue indispensable, dont l'aimable conversation de l'étranger lui avait fait perdre le souvenir, et qui, comme toutes les affaires sérieuses, avait exigé beaucoup plus de temps qu'il ne comptait lui en consacrer.

— Ce qu'il y a de pis, poursuivit-il en souriant, c'est que mon étourderie vous a nécessairement placé dans l'obligation de payer le dîner; je n'ose pas vous offrir de vous rembourser ici cette bagatelle, mais j'aurai ce plaisir demain chez moi, où vous vous y ferez bien sans doute me faire l'honneur d'accepter à déjeuner. J'ai, d'ailleurs, une petite galerie de tableaux, exclusivement composée de morceaux de l'école italienne, qu'on dit avoir beaucoup de prix, et sur lesquels je ne serais pas fâché de connaître votre opinion.

L'avocat génois déclina sa compétence.

— Je n'admets pas ces excuses, répliqua le comte avec une courtoisie bienveillante; peu importe la profession, mon cher monsieur: qui dit Italien dit artiste.

Rendez-vous fut donc pris pour le lendemain à dix heures, à l'hôtel du comte. Le spectacle terminé, M. X. offrit son bras à la comtesse pour regagner sa voiture, qui, disait-elle, avait reçu ordre de venir l'attendre sur le boulevard. En descendant l'escalier du théâtre, où la foule s'écoulait difficilement, le comte se pencha vers M. X. et lui dit à l'oreille:

— Si vous avez quelques objets précieux sur vous, prenez garde, ces foules sont remplies d'escrocs.

— Merci! répondit l'avocat; puis, jetant



5 Septembre 1846.

2209.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

*Chapeaux de Thomas Desperoff, r. neuve de Luxembourg, 35. Cache-miroir de l'Inde des M^{mes} du
 Perrier, r. Richelieu. Mantelet Lamballe de M^{me} Ferrière-Poussin. Dentelles Violard filanes
 Chagot. Mouchoir Chapron. Parfums Guerlain.*

Messrs. J. A. J. Fuller, 34, Rathbone Pl. Lond.

Ayuntamiento de Madrid

machinalement les yeux sur sa chaîne, il s'aperçut qu'elle avait été coupée, et que la partie inférieure ainsi que sa montre avaient disparu.

— Je suis volé ! s'écria-t-il.

— Alfred, dit la comtesse à son mari, puisque vous vous mêliez de donner des avis, vous auriez bien pu les donner plus tôt. La belle idée aussi d'attendre, pour partir, que toute cette affreuse tourbe fût en mouvement ! En vérité, monsieur, vous devenez d'une distraction inconcevable !

En ce moment un laquais, s'élevant au-dessus de la foule, le chapeau à la main, fit signe au comte que sa voiture l'attendait.

— Enfin ! dit la comtesse, les faiseurs d'iambes peuvent dire tout ce qu'ils voudront de la grande populace et de la sainte canaille ; je con-ens volontiers à l'admirer sur leur parole et à fraterniser avec elle en théorie ; mais, dans la pratique, j'avoue que je ne puis souffrir ces gens-là qu'à cent bons pas de distance.

Les deux époux descendirent, dans le quartier de la Madeleine, rue de B..., à la porte d'un riche hôtel.

— Voici notre chaumière, dit la comtesse en riant : nous espérons, cher monsieur, que vous ne délaignerez pas de l'animer quelquefois de votre présence.

— Vous me comblez, madame ! dit l'avocat en baisant la main gantée que la comtesse lui tenait.

— A demain, à dix heures, heure militaire, dit le comte.

M. X., auquel sa soirée avait laissé des souvenirs *doublement chers*, fut exact au rendez-vous. Le lendemain, à dix heures, il entra à l'hôtel du comte ; mais le portier refusa de laisser monter ; l'avocat génois expliqua que cet ordre ne pouvait le concerner, qu'il se présentait sur la propre invitation du comte de R.

— C'est possible, reprit le concierge, mais il n'y a ici ni comte ni comtesse de R. Chaque soir, nous recevons dans cet hôtel un grand nombre d'étrangers ; ils y passent la soirée, souvent la nuit, et se retirent le matin. Le reste du temps, la maison reste complètement déserte.

M. X. commença seulement alors à se rappeler que cette rue lui avait été indiquée comme renfermant plusieurs maisons de

jeu ; il réfléchit un instant, comprit tout, salua le portier et s'enfuit. Sa première visite fut pour le garçon du restaurant, entre les mains duquel il avait laissé sa bague en dépôt. Celui-ci parut très-surpris en le voyant :

— La dame qui vous accompagnait, lui dit-il, est venue réclamer ce bijou, hier dans la soirée, en payant la carte ; on n'a cru devoir faire aucune difficulté de la lui remettre.

L'avocat se mourait d'envie de chercher querelle à cet imbécile ; mais il sentit le ridicule de sa propre position et se retira désespéré.

ACHILLE GALLET.

L'antichambre de M. Dumas.

Un voyageur qui revient de Saint-Germain, où il avait égaré ses pas à la poursuite des nymphes bocagères, nous a rapporté des nouvelles de M. Alexandre Dumas.

Son nom remplit toutes les bouches de Saint-Germain, où il passe à l'état de personnage fabuleux.

Dans cent ans, le pays sera plein de légendes sur l'auteur de *Monte-Cristo*. On les racontera au voyageur, qui les mettra en feuilletons dans les journaux de l'avenir.

Le bruit court que M. Eugène Sue s'occupe de civiliser la Sologne ; M. Dumas fait mieux que cela pour les habitants de Saint-Germain ; il ne les civilise pas, parce que les bienfaits de la civilisation leur ont été révélés par M. A. Houssaye, lors de la dernière idylle qu'il alla composer dans ces parages, mais, en revanche, il les enrichit.

Le nombre des étrangers qui affluent à Saint-Germain augmente de jour en jour. Parmi eux, on en compte au moins deux cents qui viennent seulement pour obtenir une entrevue de M. Dumas.

Ces visiteurs se divisent en plusieurs classes :

Ceux qui vont voir l'auteur de *Monte-Cristo* à titre d'amis intimes.

Les acteurs et les actrices qui espèrent se faire engager au théâtre Montpensier.

Les poètes tragiques qui apportent des tragédies au directeur du futur théâtre. Ceux-ci arrivent toujours de Paris sur l'impériale des wagons.

Les premiers sont reçus d'emblée; mais les autres sont souvent antichambre.

On ne sait pas à Paris ce que c'est que l'antichambre de M. Dumas à Saint-Germain.

Sans doute, la maison qu'habite l'auteur des *Trois Mousquetaires* est pourvue d'une antichambre, comme toutes les maisons qui se respectent; mais comme l'architecte n'a pas prévu que deux cents personnes devraient stationner du matin au soir, M. Dumas a cru devoir établir une antichambre supplémentaire dans la forêt de Saint-Germain.

La forêt entière est consacrée à cet usage.

C'est là que se rendent les auteurs et les poètes tragiques qui aspirent au théâtre Foulon. Leur quarantaine dure quelquefois des semaines entières. Pour tuer le temps, ils jouent entre eux au cheval fondu, et lorsque la nuit couvre la terre de ses ombres, on les voit grimper sur les arbres et s'y coucher.

Les personnes à qui il est arrivé de coucher sur des arbres savent qu'ils ne sont pas tous propres à cet usage. Le noyer envoie des songes sombres; le châtaignier fait rêver marron; le chêne est un arbre très-sain, mais il est rare dans la forêt, et quand il s'en rencontre quelqu'un, il est disputé avec acharnement.

Les poètes tragiques se montrent d'une difficulté extrême sur le choix de leur arbre; cependant un garde prétend avoir aperçu M. Bignan perché sur un sureau; à distance il avait l'air d'un merle mangeant des baies.

De temps en temps, les deux cents visiteurs font irruption dans Saint-Germain pour acheter des provisions; mais ils sont forcés de rentrer bientôt dans les bois, aucun maître d'hôtel ne voulant les loger, parce qu'ils ont l'habitude de déclamer des tirades pendant la nuit.

Lorsque M. Dumas a le temps de donner une audience, il envoie un piqueur sonner du cor de chasse dans les carrefours de la forêt. A ce signal bien connu, les acteurs et les poètes tragiques s'élancent des fourrés avec l'agilité du cerf, pour se disputer l'audience à la course. Elle devient le prix du premier qui arrive à un poteau planté à l'extrémité de la forêt, et sur lequel est écrit : Antichambre de M. Dumas.

On assure que plusieurs auteurs de tragédies, désespérant de jamais gagner le prix de la course, ont juré de renoncer à la muse et de se fixer dans la forêt de Saint-Germain pour y vivre à l'état sauvage.

Ce sera toujours un petit débarras, en attendant mieux.

TALMA ET M^{lle} RACHEL.

« Je suis d'origine more, disait Talma. Ma famille, j'ai quelques raisons de le croire, ou, si c'est une illusion, elle m'est chère, ma famille, au lieu de regagner l'ancienne patrie, lorsqu'il fallut abandonner celle que les Espagnols revendiquaient, se jeta vraisemblablement du côté des Pyrénées, et vint chercher la vie et l'hospitalité sur le sol de la France. Regardez-moi bien, vous verrez dans l'ensemble de mon visage quelques restes de cette origine. Si en même temps vous vous faites une idée bien juste des passions que je rends avec le plus de vérité, vous y reconnaîtrez ce mélange de fureur et de mélancolie, ce passage subit des sentiments tumultueux au repos d'une indolente rêverie qui sont les effets habituels des feux du soleil africain. »

Quoi qu'il en soit de l'opinion du grand tragédien, il nous plaît de voir dans Talma un More, comme dans M^{lle} Rachel une Juive. Un lointain reflet du soleil d'Orient ajoute quelque chose de mystérieux à l'expression de leur regard, et le prestige qui les environne s'accroît d'une sorte d'irradiation merveilleuse.

Le More et la Juive se ressemblent d'ailleurs par plus d'un côté. M^{lle} Rachel se distingue par une diction pure et savante. La même qualité, Talma la possédait à un degré presque exagéré. « Ce mélange de fureur et de mélancolie, » dont parle l'Othello de l'époque impériale, ne lui est-il point commun avec notre Roxane, notre Phèdre, notre Monime?

Ces rapprochements sont utiles à établir; car ils prouvent qu'entre les grands talents il y a toujours une espèce de filiation secrète.

Talma rendit au costume sa vérité rigoureuse, et du même coup la vérité s'établit dans la diction.

Mille obstacles s'étaient opposés à la tentative du grand artiste. « Croiriez-vous, dit quelque part Talma, qu'il ne m'a pas encore été possible de jouer *OEdipe* vêtu comme il doit l'être ? Cette coquette Jocaste tenait à ses paillettes, et pour ne pas lui donner d'humeur, il me fallait être pailleté comme elle. Et je n'ai pas à combattre seulement mes camarades, mais encore les machinistes et les garçons de théâtre ; ils me répondent toujours : « Cela ne s'est jamais fait. » Aussi, quand *OEdipe*, *Andromaque*, *Manlius* sont le matin sur l'affiche, je suis sûr de trouver le soir, à leur place accoutumée, les fauteuils, les statues et le même nombre de figurants et comparses pour représenter le peuple ou l'armée. Depuis la première représentation d'*OEdipe*, la population de Thèbes n'a pas fait le moindre progrès. Quand je regarde autour de moi en m'écriant : *Thébains !* je n'ai pas besoin de les compter, ils sont douze !

Petite histoire des Théâtres de Paris.

(SUITE.)

GAITÉ.

Ce théâtre, le plus ancien de tous les théâtres du boulevard, remonte jusqu'en 1760, époque où un sieur Restier avait construit, sur l'emplacement actuel de la Gaité, une salle de spectacle en bois, sur la façade de laquelle on lisait : *Salle des Grands Danseurs*. Un incendie l'ayant détruite, Nicolet, fils de l'arlequin de ce théâtre, le fit rebâtir en 1770, et obtint la permission de l'appeler *Théâtre des Grands Danseurs du Roi*. Il avait parmi ses acteurs un singe qui fit courir tout Paris au boulevard.

Son répertoire se composait d'ouvrages à spectacle et d'arlequinades, montés avec un grand luxe ; les entr'actes étaient remplis par des tours de force et d'équilibre.

Après la mort de Nicolet, arrivée en 1789, au début de la révolution, le titre de *Grands Danseurs du Roi* fut remplacé par celui de *Théâtre de la Gaité*. Mais le directeur Ribié, qui avait succédé à la veuve de Nicolet, en 1795, changea encore ce nom pour celui de *Théâtre d'Emulation*. Cette innovation ne dura pas plus que la direction de Ribié, qui

fit place, en 1799, à Coffin-Rosny, et qui, après la gestion malheureuse de Mayeur Saint Paul, revint, en 1805, reprendre les rênes de son ancien théâtre, et trouva enfin la fortune dans le fameux *Pied de Mouton*, de Martainville.

Le 20 mars 1808, M^{me} Nicolet, à la suite d'un long procès pour faire connaître ses droits, entra dans l'exercice de son privilège, dont elle confia l'exploitation à son gendre, M. Bourguignon.

Le premier soin du nouveau directeur fut de rebâtir sa salle, dont il confia les travaux à l'architecte Peyre, et qu'il inaugura le 3 novembre 1808.

Cette direction fut heureuse.

Le 11 mai 1825, M. Guilbert de Pixérécourt obtint ce privilège, et s'associa pour la direction MM. Dubois et Marty.

Au commencement de l'année 1835, ces messieurs venaient de traiter de leur entreprise avec Bernard-Léon, lorsqu'un incendie affreux vint consumer, le 21 février, cette salle déjà deux fois reconstruite.

Bernard-Léon ne se laissa pas abattre, et le 19 novembre de la même année, il ouvrit au public les portes de son nouveau théâtre, réédifié comme par enchantement. Mais ses charges étaient trop lourdes ; il ne tarda pas à succomber, et en 1837, M. le baron de Cès-Caupenne obtint l'autorisation de réunir sous un même sceptre les théâtres de l'Ambigu et de la Gaité, autre tentative qui ne fut pas couronnée de succès.

Un an ne s'était pas écoulé, que M. le baron de Cès-Caupenne se voyait forcé de remettre son privilège entre les mains de MM. Montigny et Meyer, dont l'heureuse administration a traversé les immenses succès du *Sonneur de Saint-Paul* et de la *Grâce de Dieu*.

Depuis que M. Montigny a pris la direction du Gymnase, M. Meyer est resté seul directeur du théâtre de la Gaité.

THÉÂTRES.

Nous ne reverrons pas cette année M^{lle} Teresa Brambilla. Elle a accepté un engagement pour l'Italie.

— La réouverture de la salle Ventadour aura décidément lieu le jeudi 1^{er} octobre.

— M^{lle} Déjazet donnait, il y a quelques

jours, des représentations à Caen. Comme on lui parlait des bains de mer de Luc, elle y voulut faire une promenade. Il y avait là, pêle-mêle, bras dessus bras-dessous, des ducesses, des païresses, des marquises, des comtesses et d'excellentes et jolies bourgeoises : tout le monde est égal devant la mer et dans les vagues. M^{lle} Déjazet, à son arrivée, fut le point de mire de tous les regards ; le soir surtout, quand toutes ces dames étaient réunies sur le sable du rivage, c'était à qui la verrait de plus près. « Si nous prenions un franc pour vous faire voir, Virginie ? lui dit un de ses compagnons. — Tiens, c'est vrai. Eh bien, si on veut faire une quête au profit des pauvres du village, je chanterai la *Lisette de Béranger* devant toutes ces dames. » La proposition, entendue par le baigneur Benoît, fut faite à trente ou quarante dames qui se trouvaient sur la grève. Elles acceptèrent avec empressement. Rendez-vous fut donné dans l'un des salons de l'hôtel de la Bell-Plage. En un clin-d'œil la société fut réunie, et M^{lle} Déjazet chanta deux fois la *Lisette* ; puis elle fit une quête qui fut immédiatement remise à une des dames présentes pour être portée chez le maire.

— A voir la hauteur tragique à laquelle s'est élevée tout à coup M^{lle} Rose Chéri dans *Clarisse Harlowe*, on s'étonne qu'une Hermione ou tout au moins une Inès de Castro ou un Jine Shore surgisse tout à coup d'un théâtre de couplets. Cela donnerait envie de conseiller aux plus graves comédiens de jouer le vaudeville. Au reste, cela ne serait pas aussi neuf que cela en a l'air. M^{lle} Desgarcins soupirait fort harmonieusement la romance du *Saule*, aux premières représentations de l'*Othello* de Ducis ; et M^{lle} Conlat chantait le plus gaiement et le plus spirituellement du monde des couplets de Beaumarchais dans le *Mariage de Figaro*, et une cavatine dans les *Deux Pages*.

CHATEAU ROUGE.—La continuation du beau temps retardant les arrangements d'automne au Château Rouge,

LE SIÈGE DE SARRAGOSSE, dont la dernière exécution avait attiré une foule aussi considérable que choisie, sera encore donné aujourd'hui 5 août — Demain dimanche, grande soirée musicale et dansante. Prix d'entrée : 2 fr. ; une dame seule, 50 centimes.

A ce Numéro est jointe la planche 2209.

M. Cocklaère, rue Gaillon, 12, connu par l'élégance qu'il sait donner à ses guêtres vient de se recommander à la reconnaissance du public par une invention moins brillante, mais d'une utilité incontestable. Ses bas laces, d'une coupe entièrement nouvelle et qui lui appartient, enveloppent exactement la jambe, et préviennent les engorgements qui résultent non-seulement d'une prédisposition aux varices, mais d'une marche prolongée. Ils seront bientôt d'un usage général.

FOULON, parfumeur breveté du roi, rue St-Honoré, 372, Paris. CREME D'AMARILLYS BREVETÉE. Extrait du suc qui émane du bulbe d'amarillys et répand sur la peau une blancheur et une suavité charmantes. Elle repare tous les effets du contact de l'air, des fatigues et des maladies si préjudiciables à la fraîcheur du teint. Son succès, déjà constaté par l'expérience, prouve que la CREME D'AMARILLYS sera la fondation indispensable de toutes les recherches de la toilette, et M. Foulon, qui en est l'inventeur, y trouve déjà aujourd'hui une célébrité justement méritée.

L'HYGIENE des cheveux est ce qu'on peut employer de mieux pour les empêcher de tomber et de blanchir ; il est prouvé que c'est le seul remède qui arrête et prévienne la canitie et l'alopecie, les conserve en leur état de jeunesse et de beauté — Rue Montmartre, 30. (Aff.)

L'empressement avec lequel l'EAU et la POUDRE ANGLAISES du docteur Z. Addison ont été accueillies par le monde élégant, a fait place, à juste titre, au succès de vogue éclatant que nous nous plaisons à constater. Les principales propriétés de cette importation consistent à conserver aux dents leur blancheur primitive, et à empêcher les progrès de la carie en affermissant les gencives. — Les dépôts sont à Paris : chez GELIN, maison dorée, boulevard des Italiens, 12.

FRICK, teinturier, rue de la Paix, 9, connu par la perfection qu'il a innovée dans l'art de la teinture, et par les médailles et mentions qu'il a obtenues de la Société d'Encouragement et à l'exposition de 1859, vient encore de trouver de nouveaux procédés à la vapeur, au moyen desquels il teint avec une célérité et une économie inusitées jusqu'ici toutes les étoffes, en varie la couleur, nuance celles des cachemires ; réservant les palmes et ravivant les couleurs passées ; arlequine les palmes et les franges à volonté. Il teint, nettoie et apprête toutes espèces de soeries brodées, brochées, imprimées toutes couleurs, leur conserve le BRILLANT et la SOUPLESSE du neuf. — Les ateliers sont rue de la Madeleine, 41 et 43.

M^{me} FRICK s'occupant spécialement des reprises perdues et autres, dans toutes les étoffes, telles que : cachemires, batistes, mousselines, etc., rend les châles longs, cachemires des Indes, en châles carrés ; encadre et fournit des bordures pour châles.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours ; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grande naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr. ; les départements, 9 fr. 50 ; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DE V^e DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.